



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU

CHAPITRE X

La conscience personnelle

Dans le développement de l'être humain nous devons distinguer deux maturités successives : celle de l'*individu* et celle de la *personne*. La première est l'achèvement en lui de l'animal ; la seconde, la constitution de l'homme. L'une ne lui donne encore que cette possession de ses énergies physiques qui lui permet de subsister à l'égal des bêtes ; l'autre superpose à cette maîtrise l'aptitude à une activité d'un autre ordre, celle qu'on nomme la vie morale. Le point de départ de cette « seconde naissance », c'est donc *l'éveil de la conscience*. De cette éclosion date sa vie spécifiquement humaine.

I. — L'animal vit uniquement « pour vivre ». Il défend féroce­ment son existence, mais ne lui cherche aucun emploi. Pour l'homme, au contraire, la vie est moins une fin qu'un moyen. Certes il tient à elle, et il la défend, lui aussi, avec âpreté ; mais il ne se contente pas de la conserver et d'en jouir, il la veut encore appliquer. Il sent qu'elle n'est pas seulement *un fait*, comme celle du reste des vivants, mais qu'elle

est surtout *une valeur*, ou plutôt qu'elle doit en acquérir une. Alors que déjà son être animal est en état de se suffire, l'homme ne se sent pas achevé. Tout au contraire, c'est alors que pour lui commence la vie véritable : conquête de grandeur et d'ennoblissement. Ce qu'à présent il lui faut faire, c'est se produire et s'enfanter lui-même. Pour lui, il ne s'agit pas uniquement de durer, il s'agit avant tout de *mériter*, c'est-à-dire de grandir par le don de soi à une tâche surélevante et « valorisante ». Il sent que pour lui tout emploi de sa vie n'est pas équivalent : il en est un qui l'exhausse, alors que tout autre le dégraderait.

Nous disons qu'alors l'être humain a perçu sa dignité. Mais il l'a sentie moins comme une possession que comme un appel et une promesse, puisqu'il a à la gagner. Elle sera, tout entière, le fruit de sa consécration personnelle au devoir. Et c'est ainsi qu'à son intime s'accuse de plus en plus une opposition : d'une part, l'être réel, avec ses faiblesses et ses forces de volonté ébauchée mais imparfaite ; d'autre part, l'être idéal, se dressant en face du premier comme un irréprochable modèle. On pourrait dire que désormais l'homme entreprend en lui-même une construction nouvelle. Il cherche à sa vie une raison d'être, un emploi qui la justifie ; il s'enquiert d'une tâche qui vaille qu'on se consacre à elle, et par laquelle son effort, à lui, ne sera plus seulement une dépense physique, mais la production d'un bien, un *mérite*. L'inepte condition de la bête, il ne l'accepte plus. Il n'estime pas qu'une vie qui l'aurait conduit

sans maladie jusqu'à l'extrême vieillesse soit pour autant une vie pleine. Il juge qu'elle serait manquée si elle s'était passée à nuire, ou même à ne rien faire. Elle devait édifier l'homme ; elle l'a laissé animal ! Seul a vécu, et s'est fait vraiment « quelqu'un », celui d'entre nous qui s'est fait semeur de bien. Les autres ont vainement occupé la terre. Ils ont passé sur elle sans l'avoir enrichie. Dans leur être de chair ils n'ont point fait éclore l'être moral. « *Sunt quorum non est memoria ; perierunt quasi non fuerint, e nati sunt quasi non nati*¹. »

Chacun de nous n'est pas plus tôt en état de disposer de ses énergies, qu'il se sent *attendu* par une tâche. S'y emploie-t-il ? Son tourment s'apaise. S'y refuse-t-il ? Il s'étirole, s'assombrit, et se méprise au point d'en venir à ne plus se supporter. Le vide de son agitation ne tarde pas à lui être intolérable, et il se le reproche désespérément comme la faillite même de sa vie. Subsister ne lui peut suffire. Sous peine de déchoir et de se maudire, il lui faut grandir. Il semblerait qu'à son intime un être nouveau fit effort pour éclore et s'épanouir, et que ce fût précisément dans l'enfantement de celui-ci que consistât pour l'homme la réussite de la vie.

Il se trouve ainsi engagé malgré lui en un second « drame », non plus cette lutte physique contre les éléments, dont l'enjeu n'est encore que son maintien au milieu des choses, mais cette lutte contre lui-même,

1. *Ecclesiastiq.*, 44, 13.

dont l'enjeu est, au contraire, sa surélévation, son évation hors du plan animal. En disputant sa vie physique, il répondait à la fin commune des bêtes et des plantes. Mais, à peine a-t-il réalisé en lui cette première fin, qu'elle lui apparaît, non plus comme un terme, mais comme un point de départ. Non, ce n'est pas là qu'il s'achève ; c'est à partir de là qu'il commence.

Son être lui apparaît donc moins comme un être fait que comme un être à faire et dont le propre est précisément de s'être conquis et produit lui-même. Il peut, en effet, avorter, s'il s'obstine à demeurer, comme la bête, rivé à ses appétits ; mais il peut éclore aussi, et grandir, sous l'effort d'un constant don de soi.

L'animal ignore le devoir. Il est tout entier le jouet de l'instinct qui le fait malgré lui vivre et se reproduire. L'homme, lui, sent sur sa volonté la pointe de deux aiguillons ; et c'est le conflit de ceux-ci qui remplit sa vie morale. L'animal meurt sans avoir connu l'appel d'un devoir ; l'instinct lui a fait fournir au maximum une existence « sans raison ». Mais l'homme ne peut mourir sans porter un verdict sur sa propre vie. Un but lui était assigné. L'a-t-il atteint ? S'en est-il, du moins, approché ? Vainement aurait-il tenté de l'endormir ; cette obsession de sa destinée ne l'a pas quitté. C'est en se félicitant, ou c'est en se maudissant, qu'il quitte la terre. Le prix de son être (ou plutôt le prix qu'il s'est acquis), voilà ce qu'alors il suppute, anxieux, comme chance et mérite de survie.

La conscience a donc constitué l'homme en une seconde *dépendance*. Déjà sa vie physique l'établissait en une sujétion : lois des choses, réglant mécaniquement ses opérations organiques, instincts animaux le manœuvrant à son insu. Et voilà que la conscience l'établit en une sujétion d'un autre ordre ! Ce qu'elle lui donne, en effet, ce n'est plus cette dépendance de fait qui lie fatalement le rouage à sa machine, c'est la dépendance de droit qui demande la libre soumission. Aussi son effet n'est-il pas un second asservissement, mais, tout au contraire, la libération. — Non, ce n'est pas en suivant ses caprices égoïstes qu'il s'évadera du plan animal ; ce sera en appliquant son effort en un sens qu'il n'a ni imaginé ni choisi, mais qu'il s'entend dicter. C'est *en obéissant*, disons-nous, *qu'il s'affranchit*, puisque c'est en se consacrant à la tâche proposée, qu'une existence de valeur se superpose en lui à la simple existence de fait.

L'éveil de la conscience a ainsi introduit dans l'homme un double souci : celui (tout objectif) d'une tâche externe qui l'appelle et le rendra facteur de bien, et le souci (tout subjectif) d'une tâche interne, dont il est à la fois la matière et le but ; à savoir : sa culture, sa réforme, son perfectionnement, bref sa *métamorphose*. A lui de la préparer, tout au moins, et d'en effectuer de son mieux les premiers mouvements.

II. — On sait quel est sur ce point le paradoxe sociologiste : la moralité ne correspond à absolument rien chez l'individu ; elle est entièrement un produit du nombre. Dès les débuts la solidarité entre les

humains fut telle que la discipline la plus stricte y était de nécessité vitale. L'individu ne pouvait subsister qu'assujéti à son groupe comme une pièce l'est à sa machine. De pensée propre, de volonté propre, il n'en eut jamais : il communiait fatalement à celles du groupe. Et c'est l'obsession de ces pensées, c'est la hantise de cette absolue dépendance qui constitue sa conscience. A vrai dire, elle n'est pas lui, mais la Société se voulant par lui. Il n'y a pas de conscience personnelle, mais participation fragmentaire de tous à une conscience commune¹.

La réponse à de tels sophismes est aisée. Si l'individu humain n'est absolument pour rien dans la moralité, et si elle est tout entière le produit de la vie collective, ce n'est pas chez nous qu'on la doit rencontrer, mais dans les ruches et les fourmilières, où triomphe la socialisation. Or il semble bien que dans ces cités animales le dressage résultant de la vie commune ait abouti, non à la constitution d'une conscience, sollicitant au travail, mais à la mécanisation totale de l'individu, à l'installation en lui d'un geste fatal, bref à une automatisation, et non à une éducation de la volonté. Où la liberté est absente, ce qu'on rencontre n'est pas le devoir, mais la contrainte. La discipline d'une ruche n'est pas plus volontaire que celle des rouages d'une machine :

1. « Sous le rapport statique, aussi bien que sous l'aspect dynamique l'homme proprement dit (c.-à.-d. l'individu), n'est au fond qu'une pure abstraction ; il n'y a de réel que l'Humanité, surtout dans l'ordre intellectuel et moral. »

[A. COMTE, *Cours de philosophie positive*, VI, 692.]

l'instinct ici mène l'individu à l'instar d'une chose. Pas d'hésitation, sans doute ; mais aussi pas de libre choix.

S'il en va différemment pour l'homme, c'est précisément parce que celui-ci est *libre*, et que jusqu'au bout il demeure quelqu'un. Dans sa Cité ce n'est pas malgré lui qu'il remplit sa fonction, tel l'automate qui ne peut se mouvoir autrement, et ne conçoit même pas qu'on le puisse ; c'est sciemment, délibérément, coûteusement. Pour lui, la tâche n'est pas l'irrésistible instinct, mais la vision d'un *mieux*, qui se propose et l'invite. A lui de prendre position, de consentir ou de refuser l'effort. Ce qu'il éprouve est tout le contraire d'une contrainte ; c'est l'attrait d'une *valeur*. Et voilà pourquoi la conscience est individuelle, comme la conduite qui l'exprime.

Que sur cette conscience de chacun la Société exerce une influence, et même que celle-ci soit parfois considérable, nous ne le nions pas. Autour de chaque berceau la conscience (plus ou moins unanime) des aînés s'emploie comme éducatrice. Exemples, préceptes, réprimandes, encouragements..., voilà ce qui sans arrêt s'offre à la conscience qui s'éveille, pour l'aider, la fortifier, la guider. Mais *former* ne signifie pas *infuser*. On n'éduque pas, on ne développe pas un zéro. La conscience du groupe ne trouve pas chez l'enfant un vide où elle se déposerait elle-même à la manière d'un fragment. Elle va au-devant d'une tendance frêle et naïve pour la faire bénéficier de son expérience. Elle vise, sans doute, à l'harmoniser avec

elle-même, à la mettre au complet unisson ; mais sans jamais y réussir. Pourquoi ? Parce qu'elle-même d'abord est toujours quelque peu discordante et que les exemples (voire les principes) qu'on offre à l'enfant sont parfois contradictoires. Mais la raison principale est la *réactivité* inévitable de l'enfant lui-même. Son éducation ne peut demeurer jusqu'au bout un dressage : l'heure vient bientôt où il réfléchit, pense par lui-même, juge l'avis qu'on lui donne, l'admet ou le rejette à bon escient.

C'est ce qui explique la diversité, non seulement des conduites, mais des consciences elles-mêmes. Leur direction générale est commune, mais sur presque tous les détails elles se séparent. Et c'est ce qui explique surtout le rôle capital des consciences individuelles dans le *progrès des idées morales*. Tout comme la Science, la Morale a ses *génies* ; et c'est sous l'action illuminatrice et aiguillonnante de ceux-ci qu'elle a, par des bonds successifs, effectué son avance. Ces consciences d'avant-garde ont été si peu rivées à la conscience commune qu'elles se sont retournées contre elle pour la contraindre à les suivre. C'est parce qu'elles l'ont dépassée qu'elles l'ont éduquée et portée en avant. La moralité moyenne est partiellement leur œuvre.